

Bulletin d'histoire politique

Un problème : l'histoire à la défense de la profession militaire (et quelques autres sujets)

Yves Tremblay



Volume 12, Number 2, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060697ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060697ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Tremblay, Y. (2004). Un problème : l'histoire à la défense de la profession militaire (et quelques autres sujets). *Bulletin d'histoire politique*, 12(2), 151–160. <https://doi.org/10.7202/1060697ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Chronique d'histoire militaire

Un problème : l'histoire à la défense de la profession militaire (et quelques autres sujets)

YVES TREMBLAY
Défense nationale du Canada

Il en est du groupe des soldats *professionnels* comme des autres corps de métier qui s'auto-disciplinent, c'est-à-dire où *certain*s membres du corps décrètent que un tel ou tel agit professionnellement ou non : sans mécanisme pour objectiver le jugement, la prétention au professionnalisme demeure sujette à caution. Pour y pallier, des ordres professionnels sont créés ou, en l'absence de ceux-ci, des procédures d'évaluation par les pairs sont mises en vigueur.

Dans l'historiographie militaire, on peut dire que le débat s'articule autour des deux perspectives suivantes : ou bien l'on cherche ici ou là les manifestations de manquements à un professionnalisme idéal ou bien l'on introduit la dynamique professionnel/amateur pour fins de comparaison. La première perspective est d'une certaine façon rassurante pour les soldats de carrière, car elle peut être ramenée à la sanction des manquements les plus grossiers. La seconde est plus subversive, car elle suggère que le professionnalisme n'est pas un attribut exclusif du soldat de carrière, mais plutôt une attitude qui se prend ou qui peut s'apprendre. À certains égards, l'amateur est d'ailleurs privilégié ; il n'a pas d'attaches institutionnelles fortes, donc moins d'acquis à préserver, et il a moins de conceptions toutes faites d'avance des problèmes qu'il devra résoudre, ce qui lui permet de poser un regard neuf.

Dans une chronique antérieure, nous faisons état de la synthèse de J. L. Granatstein sur l'armée canadienne qui, synthèse oblige, participe un peu des deux perspectives. Nous avons souligné que son récit souffrait d'une contradiction majeure : en se faisant le défenseur du soldat de métier professionnel

Granatstein pose (implicitement) l'équivalence : un professionnel = un soldat de métier à temps plein. Or son livre contient plusieurs exemples où des amateurs ont surpassé des professionnels, démentant la thèse.

Le « pré-jugé » selon lequel il faut une longue et astreignante socialisation pour être un professionnel du métier des armes est fortement ancré chez les militaires eux-mêmes et chez bon nombre d'analystes de la chose militaire, comme le montre l'exemple de Granatstein. Inversement, la dissociation entre ce « pré-jugé » et le professionnalisme défini comme une attitude poussant à rechercher la meilleure solution et à l'appliquer sérieusement est plus rare.

Dans un livre important, William Johnston (*A war of patrols : Canadian Army operations in Korea*, Vancouver, UBC Press, 2003, xx-) y parvient. Il n'y pose pas a priori des militaires de carrière ayant un monopole sur le professionnalisme.

Johnston présente ici l'étude la plus fouillée qui existe sur les opérations terrestres canadiennes durant la guerre de Corée (1950-1953). Il ne manque pas d'y écorcher à de nombreuses reprises l'histoire officielle d'Herbert Fairlie Wood¹ pour le malentendu dont elle est responsable, à savoir que les volontaires du premier contingent étaient des aventuriers manquant de distinction professionnelle alors que les soldats de métier du second contingent étaient l'exemple de ce qu'il y avait de mieux en la matière². Au terme d'une analyse scrupuleuse des sources primaires, Johnston renverse complètement la perspective : ce sont les volontaires qui font montre de professionnalisme et les soldats de métier qui agissent avec négligence.

Professionnels et « amateurs » étaient des hommes de la même génération. Toutes deux avaient vécu leurs premiers combats entre 1940 et 1945 et ce n'est donc pas l'expérience du champ de bataille qui les distinguait a priori. Les « amateurs » étaient retournés à la vie civile après 1945, alors que les professionnels sont demeurés sous les drapeaux. Cinq années sous l'uniforme auraient dû leur procurer nombre d'opportunités de perfectionner leur « art », mais c'est justement le contraire que s'attache à démontrer Johnston.

La thèse peut être résumée ainsi : les vétérans de la Seconde Guerre mondiale des trois bataillons de la Force spéciale (le premier contingent canadien envoyé en Corée) se sont portés volontaires spécifiquement pour se battre en Corée. Ils avaient une bonne idée des exigences du combat lorsqu'ils se sont enrôlés. Les officiers de la force régulière, les soldats de carrière, d'autre part, avaient choisi l'armée en 1945, une armée de temps de paix, et leur envoi sur un théâtre de guerre n'étaient qu'une affectation parmi d'autres. Plusieurs de ces soldats de carrière n'étaient pas des plus motivés devant la perspective de renouer avec le combat et cela s'est reflété dans leur performance au combat³.

On pourrait multiplier les exemples, mais rien ne montre plus ce manque d'empressement à en découdre que la formation du deuxième contingent à partir des trois régiments de soldats réguliers à l'automne 1951. Afin de ne pas dégarnir complètement les régiments en question, le quartier général de l'Armée à Ottawa décide qu'une compagnie de fantassins brevetés parachutistes par bataillon régulier demeurera en arrière. Étrangement, le parachutisme devient alors très populaire et les « volontaires » pour les trois compagnies « d'élite » se font beaucoup plus nombreux que nécessaire. Tout aussi inattendu est la soudaine augmentation des affections diverses et des cas disciplinaires (quelques centaines). Les rangs des réguliers se font si clairsemés qu'il faudra leur adjoindre de ces soldats de fortune (c'est l'expression péjorative employée par le chef d'état-major de l'armée de terre de l'époque pour désigner les volontaires non-professionnels) pour compléter les effectifs⁴!

Le cœur de la démonstration, comme le suggère le titre, réside toutefois dans l'évaluation de la performance des différentes unités canadiennes dans l'exercice des tâches de patrouille. En effet, les troupes canadiennes sont déployées en Corée alors que les grandes batailles de va-et-vient du nord au sud et du sud au nord de la péninsule sont à peu près terminées. Le front se stabilise et des pourparlers de cessez-le-feu s'engagent dès 1951. Mais voilà, les discussions s'éternisent. Chaque camp s'arrange alors pour harceler l'adversaire, lui grignoter de petits avantages, avant la conclusion d'un accord final de cessez-le-feu (en 1953). C'est pourquoi les patrouilles dans le *no man's land* forment l'essentiel des opérations dans les deux dernières années du conflit.

Le premier contingent se montre particulièrement apte à dominer le *no man's land* par ses patrouilles agressives. Il s'était entraîné avec rigueur avant le déploiement, ce qui n'a pas été le cas des « professionnels » qui s'en sont laissés imposer par leur adversaires chinois. En fait, les soldats réguliers du second contingent ont une conception étroite du métier militaire limitée à ses aspects socialisants, le *spit-and-polish*, c'est-à-dire qu'ils s'attachent avant tout à l'étiquette du gentleman militaire avec les « idiots-syncrasies » qui lui sont généralement attachées. Johnston raconte à ce propos comment le brigadier commandant le second contingent, en tournée d'inspection du 1er Bataillon (donc les réguliers) du Royal Canadian Regiment, remarque avec une satisfaction particulière que des soldats de la première ligne ont occupé leur temps à polir des grenades à grands coups de chiffon et de cire⁵! « C'est plus qu'on ne peut attendre d'un vrai soldat » aurait-il commenté. L'anecdote est vérifiée, car elle est enregistrée très officiellement dans le journal des opérations du bataillon pour ce jour-là!

Que conclure de l'analyse de Johnston? Le professionnalisme est une qualité qui se forge moins par la durée que par le caractère. Le « soldat de carrière » n'a donc pas d'avantages sur le citoyen volontaire lorsque arrive l'épreuve du combat. La même démonstration aurait pu être faite avec le Corps expéditionnaire de 1914-1919 ou l'armée d'outre-mer de 1939-1945, deux armées formées essentiellement de volontaires amateurs.

Outre la thèse, défendue de façon convaincante, l'ouvrage de Johnston s'imposera également parce qu'il est le plus complet à ce jour sur les opérations de l'Armée de terre canadienne en Corée. Un livre sérieux, certes, mais nullement difficile à lire, les indispensables notions militaires étant exposées clairement.

Justement à propos de l'armée d'outre-mer de 1944, Terry Copp (*Fields of fire : the Canadians in Normandy*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, xv-344 p.) s'attaque à l'historiographie officielle et à l'historiographie révisionniste qui l'a suivie. Selon Copp, la première protège trop la réputation des officiers supérieurs et impute aux gradés inférieurs la majeure partie des difficultés connues par les Canadiens en Normandie en 1944. Les révisionnistes seraient injustement critiques de l'ensemble de la performance de la 1^{ère} Armée canadienne, en grande partie à cause de leur propension à fétichiser la supériorité tactique du soldat allemand. Se faisant, les deux camps entachent injustement la réputation des subalternes et des simples soldats canadiens.

Copp renvoie dos à dos les deux écoles précédentes et propose un nouveau (sic) paradigme (p. xi) qui met à l'avant-plan la valeur, l'habileté et l'engagement profond des citoyens-soldats alliés forcés d'attaquer un ennemi bien équipé et bien retranché⁶. Affirmé dès le premier paragraphe, cette « nouvelle » approche fera froncer les sourcils à beaucoup. Elle s'explique sans doute par le parcours personnel de l'auteur.

En effet, ce livre est l'aboutissement d'une mutation plutôt inattendue : celle de l'historien du social en historien militaire. À son grand mérite, jamais Copp ne renie ses origines⁷ : partout, un souci manifeste des masses, de la troupe, et les méthodes de l'histoire sociale demeurent dans la boîte à outils. Ainsi, de nombreuses interviews conduites au cours de travaux antérieurs sont mises à profit. Corroborées par la documentation contemporaine (journaux de guerre, rapports historiques recueillis quelques jours après le fait, études de recherche opérationnelle), elles alimentent un récit vivant.

À la manière du praticien de l'histoire sociale, Copp débute par une belle revue de l'historiographie relative aux diverses interprétations sur les difficultés qu'ont connu les troupes canadiennes peu après le débarquement en Normandie.

Copp ne s'étend pas sur les conflits de personnalités comme l'ont fait ses prédécesseurs, c'est-à-dire la controverse entre Montgomery, d'une part, et d'autre part les Américains Eisenhower, Bradley et Patton. Il centre plutôt le débat sur les difficultés techniques et organisationnelles. Certaines pages manifestent un brio rare. Par exemple, la discussion de Copp sur l'appui aérien à donner aux troupes au sol est savamment éclairée par une utilisation ingénieuse des rapports de recherche opérationnelle de 1944 sur l'inefficacité du soutien aérien⁸ (p. 87-97). Il réutilise avec bonheur les résultats d'une recherche antérieure (menée avec Bill McAndrew) sur les pertes psychiatriques⁹. Tout le chapitre cinq est d'une telle venue, y compris des aperçus judicieux sur les relations complexes et parfois tendues entre généraux canadiens et britanniques. Si les spécialistes y glaneront peu de nouveautés, tous les autres s'en trouveront bien mieux informés.

Il est plus qu'évident que Copp a pleinement assumé l'habit d'historien militaire; l'empathie pour l'ancien combattant d'un grade modeste est sensible dans tous les chapitres. Si on pouvait s'y attendre, au vu du paradigme annoncé en préface, cela ne justifie pas que cette qualité se transforme en parti pris avec de fréquentes dérives exposant le courage-de-nos-bons-soldats-canadiens. Il en va de même de la propension de Copp à considérer que le soldat-citoyen canadien est toujours, ou presque, un improvisateur heureux. Alors, l'entraînement déficient qu'il a reçu, souvent blâmé dans l'historiographie rejetée par l'auteur en introduction, n'est qu'un facteur mineur au vu et au su de tant de courage dans l'adversité.

Le cœur de l'ouvrage se trouve aux chapitres six, sept, huit et neuf. Copp y décrit en détail les opérations conduites par les britanno-canadiens pour sortir de la tête de pont de Caen et pour couper la retraite aux forces allemandes à Falaise (mi-juillet à mi-août 1944). Ces opérations sont évidemment celles-là mêmes que les prédécesseurs de Copp ont utilisé pour montrer les faiblesses canadiennes. Malgré son désir annoncé de présenter un nouveau paradigme, l'analyse de Copp tourne court dans ces quatre chapitres, car s'il rapporte certaines déficiences du haut commandement canadien, c'est pour généralement les excuser aussitôt (p. 181-183 par exemple). Finalement, sa critique se ramène à rejeter le blâme sur le maréchal britannique Montgomery (p. 187-188 et 265-266). Il n'y a évidemment là rien de neuf, les récits américains d'époque imputant également à Montgomery la lenteur excessive des opérations.

Lorsque Copp admet que quelques officiers généraux canadiens ont eu des faiblesses, ils les excuse par le contexte difficile: topographie, météo, équipement de communication primitif, épuisement et, au bout du compte, la guerre avec toutes ses horreurs. C'est si vrai que les chefs subalternes et les soldats ne sont jamais pris en faute, ni eux ni l'organisation qui les a produites.

Copp témoigne de leur courage, indéniable certes, mais il érige ce courage en cuirasse contre toute critique. Copp nous fait bien comprendre les dilemmes auxquels étaient confrontés les troupes canadiennes en Normandie, mais son refus d'exposer les fautes conduit l'analyse dans une impasse.

Le résultat final, c'est que des passages brillants sont enserrés entre des récits édifiants, que les échecs ont toujours des causes inévitables, que l'initiative du sujet canadien, tant vantée par l'auteur, s'étirole dans la lutte contre le déterminisme satanique de la guerre. Nulle part n'est-ce plus évident que dans le jugement porté sur l'opération visant à fermer la poche de Falaise: « there were no easy solution to the problems posed by an enemy that continued to wage a determined defensive battle as its combat forces withered away »¹⁰ (p. 213).

Signalons un lapsus comique: le prénom du général commandant la 2^e Division blindée française n'est pas « Felix » mais Philippe (p. 217 et 339), Philippe Leclerc, bien sûr. Il y des risques à être issu du milieu des praticiens de l'histoire sociale, surtout si comme Copp vous vous êtes beaucoup intéressé au Québec¹¹!

AUTRES PARUTIONS

Coulon, Jocelyn (dir.), *Guide du maintien de la paix*. Montréal, Athéna éditions, 2004, 308 p.

Voici la troisième édition du Guide du maintien de la paix publié par Athéna, publiée cette fois en collaboration avec le Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité (CEPES), un groupe de recherche animé par l'Université du Québec à Montréal et l'Université Concordia. Cette édition est beaucoup plus substantielle que les précédentes. On y adopte une formule qui rappelle par moments la revue *International Peacekeeping* éditée chez Frank Cass. Comme tout bon annuaire géopolitique, celui-ci combine des textes d'analyse, des documents, une chronologie (de Frédéric-M. Deschênes), des données statistiques (compilée par Mélanie Pouliot et à jour au 30 juin 2003) et un recueil de sites Internet pertinents (Maxime Longangué). Les textes de fond sont vraiment étoffés: Pascal Teixeira nous parle des misères du Conseil de sécurité, Jocelyn Coulon de l'engagement canadien en Afghanistan, David Morin de l'expérience européenne en Macédoine, H. Peter Langille de la brigade d'intervention « rapide » de l'ONU, Yvan Conoir et Mountaga Diagne des opérations de désarmement en Afrique centrale et occidentale et Jean Morin des quarante ans du Canada à Chypre. Ce guide semble trouver sa voie.

Filteau, Gérard, *Histoire des Patriotes*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2003, 664 p., ill.

Dans une nouvelle venue richement illustrée, revoici l'histoire des Patriotes que Gérard Filteau avait écrite à l'occasion du centième anniversaire des événements de 1837-1838. Encore utile pour la quantité d'information réunie.

Fortmann, Michel, Alex MacLeod et Stéphane Roussel (dir.), *Vers des périmètres de sécurité? La gestion des espaces continentaux en Amérique du Nord et en Europe*, Montréal, Athéna éditions, 2003, 260 p. (CPES/GERSI).

Dans la foulée des événements du 11 septembre 2001, des réflexions ont cours sur les parades à employer. Les textes réunis ici sont dérivés d'un colloque thématique tenu le 2 avril 2002 à Montréal. Il est à noter que si le colloque se déroulait en français et en anglais, tous les textes du recueil sont publiés en français.

En introduction, Michel Fortmann pose le problème de l'organisation de « périmètres de sécurité » continentaux : « doit-on coopérer sans restriction avec les États-Unis, au risque de sacrifier des pans importants de notre souveraineté nationale, ou bien faut-il accepter passivement que les États-Unis adoptent eux-mêmes des mesures unilatérales qui pourraient avoir des conséquences extrêmement négatives sur l'économie et la société canadiennes? » (p. 10). La réponse de Fortman suit rapidement — le Canada n'a pas le choix, il doit collaborer, mais il devrait prendre l'initiative de fournir des solutions inspirées de l'Europe communautaire (Fortmann cite diverses ententes pour la lutte antidrogue et antiterroriste), en incluant donc le Mexique. C'est une réponse qui a bien l'allure d'une utopie, car on voit mal comment les États-Unis laisserait *leur* sécurité nationale (ce ne sont qu'eux qui sont attaqués après tout) à des entités supranationales (comme le note David King à la p. 40). Des événements plus récents (la crise du SRAS, celle de la vache folle) et moins récents (comme le bois d'œuvre) montrent bien que les Américains ont peu de patience pour les processus collectifs lorsqu'ils considèrent que leur intérêt national est en jeu, qu'il s'agisse de sécurité ou d'autres dossiers.

Dans la suite du livre, les auteurs invités livrent leurs réflexions ou procèdent à des analyses. Albert Legault y va d'un texte plutôt facile sur la globalisation du terrorisme qui ne fait pas le poids avec les solides prestations de Peter Andreas, Jeff Heynen et Anne Deighton, sur les contrôles frontaliers en Amérique du Nord, aux États-Unis et en Europe respectivement. Sur un mode un peu incantatoire, Didier Bigo présente un portrait plutôt effrayant des agences d'(in)sécurité européenne et d'une convergence sécuritaire militaro-policière ayant sa propre logique, qui irait au-delà (ou plutôt en deçà) de la lutte au terrorisme et serait ainsi une menace aux institutions démocratiques. Le texte de François Crépeau, sur une politique européenne des contrôles migratoires et sa difficile conciliation avec la logique des droits de la personne, n'échappe pas au piège du fétichisme légal, mais il a son utilité.

Peter Andreas est particulièrement intéressant. Il indique par exemple qu'on ne peut comparer la chasse aux trafiquants de drogue à celle aux terroristes, parce que les premiers opèrent sur de grands volumes. C'est pourquoi rater quelques grammes de cocaïne n'a pas de grande conséquence, alors qu'il faut attraper tous les Ben Laden de la planète si l'on veut vaincre le terrorisme. Pour cette raison, les contrôles frontaliers antiterroristes ont un pouvoir perturbateur très significatif sur les échanges commerciaux — on en veut pour témoins les embouteillages routiers et aéroportuaires au lendemain des attentats du 11 septembre.

L'article de Jolyon Howorth (chapitre 8) sur les missions de paix « européennes » ne cadre avec la problématique générale du livre, mais il a le mérite de rappeler l'extrême fragilité du projet de construction d'une armée européenne. La contribution suivante, sur le « continentalisme » des politiques de sécurité et de défense, est plutôt difficile à suivre et n'amène rien de substantiel.

Stéphane Roussel donne la conclusion. Il s'en sort bien, car résumer des réflexions éparées et parfois difficiles à concilier est un exercice laborieux. La lecture de Roussel est que l'on se dirige vers un espace sécuritaire plus fragmenté en Amérique du Nord qu'en Europe, mais aussi plus centralisé, ce qui n'est pas une bonne nouvelle pour le Canada (p. 242).

Malgré quelques faiblesses inhérentes au genre, le recueil atteint son objectif, celui d'alimenter la réflexion sur les « continents-forteresses ».

Pouchot, Pierre, *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*, texte établi par Catherine Broué, Québec, Les éditions du Septentrion, 2003, 323 p.

La maison d'édition de Denis Vaugeois est devenue le leader incontesté de l'édition historique au Québec. La décision de rééditer Pouchot (1710-1769), indisponible en français et qu'il fallait consulter dans des éditions américaines, est des plus heureuses. Rappelons qu'il s'agit de mémoires posthumes réécrits par un éditeur anonyme engagé par la famille Pouchot. Ils sont divisés en trois parties, les deux premières racontant les campagnes de Pouchot lors de la Guerre de Sept Ans, la dernière étant une description géographique et ethnologique du territoire.

La maquette d'édition est bien imaginée : en l'absence du manuscrit disparu, on reprend le texte compilé par l'éditeur français avec les notes explicatives de cet éditeur. En marge, de nouvelles notes sont ajoutées, pour expliquer le vocabulaire (notamment les termes décrivant les fortifications), offrir des précisions historiques et géographiques (celles-ci fort utiles) et mettre à jour la bibliographie. Des gravures d'époque sont semées un peu partout pour illustrer le propos.

Malheureusement, le résultat n'est pas à la hauteur du projet. On peut d'abord remettre en question la décision de reprendre l'ordre des tomes suggérés par l'éditeur français (les narrations avant la description géographique et ethnographique), alors que Pouchot semblait avoir eu l'intention de publier les descriptions avant les narrations. Le nombre de fautes typographiques et de mise en page est vraiment trop grand¹² pour une maison expérimentée, si bien qu'il faut se demander s'il y a eu révision des épreuves. À vrai dire, ça commence plutôt mal, la note 1 étant imprimée à la page 19, alors qu'elle n'est appelée qu'à la page 23. Beaucoup trop d'illustrations sont floues ou à échelle trop réduite pour être utiles. Il n'y a pas de carte moderne, ce qui est déroutant étant donné les constantes références aux déplacements que fait Pouchot. Cela rend d'ailleurs difficiles à suivre plusieurs développements de la troisième partie. Les cartes ou plans d'époque n'y suppléent pas, car ils sont souvent illisibles ou imprécis. L'index est détaillé, même si on a oublié le capitaine de la Roche et quelques renvois ici et là, et même si les ordres alphabétique et numérique sont quelquefois considérés comme superflus. On aurait aussi aimé une présentation plus substantielle sur un individu qui, après tout, demeure méconnu. Des problèmes similaires affligeaient la réédition des écrits canadiens de Bougainville récemment publiés par le même éditeur.

Les récits de Pouchot sont toutefois si intéressants qu'on passera sur les défauts de fabrication. Il faut d'abord s'attarder aux opérations importantes auxquelles il a participé, c'est-à-dire la fin de la campagne de Carillon (1758) et la défense de fort Niagara (1759) et de fort Lévis-La Présentation (1760), dans ces deux derniers cas comme commandant. Toutes ses notations sur la petite guerre présentent de l'intérêt et il est peut-être le meilleur témoin français de la Nouvelle-France à expliquer la façon de transiger avec les (souvent) difficiles alliés amérindiens. Son explication des erreurs de Montcalm sur les plaines d'Abraham est sans doute la plus satisfaisante encore aujourd'hui et ce même si Pouchot n'a pas participé à la défense de Québec (il était prisonnier à New York depuis la chute de fort Niagara et ne sera échangé qu'en novembre). C'est aussi l'un des rares auteurs à s'étendre sur la campagne de 1760, entre la défaite à Québec et la chute de Montréal. Finalement, il fut l'un des principaux témoins à charge contre la clique de l'intendant Bigot, du munitionnaire Cadet et des créatures de Vaudreuil, profiteurs en tout genre qui ont miné l'administration et la logistique de la défense du Canada contre l'Anglais.

Une dernière remarque. *L'Art de la guerre*, nouveau magazine grand public spécialisé en stratégie (édité par la maison Harnois) a fait une place aux publications récentes d'Athéna et de Fides dans la colonne des nouvelles

parutions de son numéro de juillet 2003. Saluons cette manifestation d'ouverture d'un éditeur commercial français à l'analyse stratégique québécoise.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. *Singulier champ de bataille : les opérations en Corée et leurs effets sur la politique de défense du Canada*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1966, vi-354 p.
2. William Johnston travaille pour la Direction Histoire et patrimoine au ministère de la Défense, le service pour lequel H. F. Wood avait écrit l'histoire officielle. La révision n'est donc pas venue d'historiens indépendants, mais de l'intérieur même de l'institution.
3. W. Johnston, *A war of patrols*, p. xix-xx.
4. *Ibid.*, p. 175-180.
5. *Ibid.*, p. 271.
6. Significativement, Copp récuse que cet ennemi soit plus compétent ou mieux entraîné.
7. D'ailleurs, il rappelle brièvement son parcours d'historien du social en préface.
8. Ces rapports ont fait l'objet d'une publication : Terry Copp, *Montgomery's scientists : operational research in Northwest Europe. The work of No. 2 Operational Research Section with 21 Army Group June 1944 to July 1945*, Waterloo (Ont.), The Laurier Centre for Military Strategic and Disarmament Studies, 2000, 478 p.
9. *Battle exhaustion : soldiers and psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1990.
10. Noter au passage que le « mythe du super-soldat allemand », pourtant récuse par Copp, revient insidieusement ici.
11. Dont le très bon *Classe ouvrière et pauvreté : les conditions de vie des travailleurs montréalais, 1897-1929*, Montréal, Boréal Express, 1978, 213 p.
12. Pas moins de 64 sans compter les références oubliées dans l'index.